

JEAN ITARD

*Victor de l'Aveyron*

Précédé de  
*Le Docteur Itard entre l'énigme et l'échec*  
par FRANÇOIS DAGOGNET



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2019

LE DOCTEUR ITARD  
ENTRE L'ÉNIGME ET L'ÉCHEC

QUI lira les deux mémoires du Docteur Jean Marc Gaspard Itard (1801 et 1806) entrera dans un débat psychologique et médical d'importance, mais surtout en sortira décontenancé : il ne saura pas conclure. Pour une fois, le problème philosophique dépasse en intensité le roman le plus pathétique qui, en règle générale, connaît fin et apaisement. Si un lecteur tient à éviter la secousse et l'embarras, qu'il s'abstienne et ne pénètre pas dans ce labyrinthe !

On connaît le point de départ de l'énigme – un point de départ assez anodin et commun, mais qui enflammera rapidement le XVIII<sup>e</sup> siècle finissant, qui verra là “un phénomène de société”. Le simple fait, c'est que fut enfin capturé pour de bon, après plusieurs tentatives, à Saint-Sernin-sur-Rance, en Aveyron, le 8 janvier 1800, un enfant inconnu qu'on disait être un sauvage et qui vivait dans les bois (il marche à quatre pattes, se nourrit de plantes, est velu, sourd et muet). Il est décrit comme “un être phénoméneux”. Il sera confié à l'hospice civil de Saint-Affrique, où il sera surveillé et mis dans l'impossibilité de s'enfuir ; il y séjournera un mois, avant de rejoindre Rodez (le 4 février 1800). Plus tard, sur ordre du ministre de l'Intérieur, Lucien Bonaparte, il sera transféré à Paris et devra bénéficier des soins de l'abbé Sicard, le successeur de l'abbé de l'Épée, à l'Institut des sourds-muets. (L'abbé Sicard

La première édition de *De l'éducation d'un homme sauvage ou des premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron* a paru à Paris, Chez Goujon fils, en 1801.

La première édition du *Rapport fait à son Excellence le ministre de l'Intérieur, sur les nouveaux développements et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron* a été publiée par ordre du gouvernement à Paris, par l'Imprimerie impériale en 1807.

Nous publions dans la présente édition ces deux textes sous le titre de *Victor de l'Aveyron*.

La photographie de couverture est tirée du film de François Truffaut, *L'Enfant sauvage* (1969). © Pierre Zucca.

© Éditions Allia, Paris, 1994, 2019.

avait lui-même procédé à la rééducation de quelques arriérés dont Massieu, un berger issu d'une famille de six enfants tous sourds.)

Mais d'abord pourquoi cette soudaine passion pour ce cas ? Dès son arrivée à Paris, à dix heures du soir, l'enfant sauvage est entouré d'une foule de curieux. Tout Paris en frémit et en discute.

L'histoire nous révèle pourtant de nombreux cas semblables à celui-ci, sans que soient aimantés les cercles culturels ou socio-politiques. J.-J. Rousseau, dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, avait déjà évoqué aussi bien l'enfant de Hesse – “qui avait été nourri par des loups et qui disait depuis, à la cour du Prince Henri, que, s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes” – que celui qu'on trouva, en 1694, dans les forêts de Lituanie et qui vivait parmi les ours.

D'où vient alors le changement ? Les penseurs avaient déjà montré le parti à tirer de situations presque aussi exemplaires – ainsi, celle d'un non-voyant opéré par Cheselden en 1728 et qui voyait le monde pour la première fois ou encore celle d'un sourd et muet de naissance qui habitait Chartres, que commenta Condillac dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (I<sup>re</sup> partie, section IV, ch. II). “Il était sorti une espèce d'eau de l'oreille gauche et il avait entendu parfaitement des deux oreilles... Aussitôt des théologiens habiles l'interrogèrent sur son état passé et leurs questions principales roulèrent sur Dieu, sur l'âme, sur la bonté ou la malice des actions. Il ne parut pas avoir poussé ses pensées jusque-là.”

Ces handicapés partiels (cécité, surdimutité) mettent déjà sur le chemin ; toutefois, celui qu'on nommera “Victor de l'Aveyron”<sup>1</sup> est plus profondément affecté ; il a vécu en dehors de la société et représente “l'homme à l'état zéro”, le cas-limite par excellence. Justement, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, non seulement on se plaît à donner à la philosophie “un tour expérimental” (quitte à le demander aux voyages en pays lointains) mais on se passionne à l'idée de saisir l'homme dans sa primitivité, comme si, tout d'un coup, on pouvait descendre dans le temps et retrouver l'originel.

Qu'est-ce qu'il y a en nous de natif et de surajouté ? L'homme est-il bon ? Est-il méchant ? La société l'a-t-elle amendé ? Victor de l'Aveyron pourrait dépasser “le bon sauvage” et nous offrir “l'homme adamique lui-même”, celui qui sort des mains de son créateur. En somme, nous serions mis en présence d'une situation sans pareille : Robinson Crusoé n'a pas vraiment quitté l'Angleterre (il conserve ses outils, son langage) et le Huron vit dans un groupe structuré. Victor de l'Aveyron nous arrive comme celui qui n'a subi aucune influence, l'homme premier, en somme, l'homme avant l'humanité. Les futurs voyages sur la lune nous en apprendront moins ; Victor de l'Aveyron semble le fossile humain le plus étonnant, celui qui nous renvoie à l'ultra-passé (la préhistoire, l'endogénéité absolue).

1. Pourquoi le nom, le prénom de Victor ? J. Itard prétend le lui avoir réservé, en raison de sa vive réaction lorsqu'il entend des mots où se trouve la lettre O. En fait, un roman à la mode, publié en 1796 par Ducray-Duminil, *Victor ou l'enfant de la forêt*, plusieurs fois mis en scène, semble en être la vraie raison.

Notre idée est que ce “document vivant hors pair”, susceptible de nous éclairer sur l’homme et la société est tellement riche que nous n’en retirerons rien ; ou, plus exactement, il autorise une multitude d’interprétations entre lesquelles nous ne pouvons pas choisir. Adieu à l’expérimentation analytique dont on avait rêvé ! L’étude de Jean Itard frappe sans doute par sa finesse clinique mais plus encore par les flottements qui l’accompagnent. Notons sans attendre que Pinel, le célèbre aliéniste, ainsi que l’abbé Sicard, le directeur de l’Institution nationale des Sourds-Muets, se refusent en présence d’un enfant aussi démuné. Le second a sans doute pressenti le piège qui lui est tendu : comme Victor va être incapable de témoigner en faveur de la religion (ou de l’idée de Dieu) qui alors ne viendrait à l’homme que du dehors, il servira trop à relativiser la théologie. Éloignons cette machine de guerre ! Quant à Pinel, il s’écarte de Victor qu’il tient pour un idiot incurable : il s’enferme dans sa nosologie ou ses grilles classificatoires. Itard, jeune chirurgien qui vient d’entrer comme consultant chez les sourds et muets<sup>1</sup>, attaché à la “médecine morale” (désireux de s’adapter aux conditions particulières de son monde), sera tout désigné pour suivre Victor. En conséquence, dans son premier rapport de 1802, Itard s’emploie à dresser le bilan psycho-pathologique de son patient ; il nous informe aussi de ce qu’il va tenter en vue de sa socialisation (réveiller sa sensibilité et favoriser sa vie communicationnelle). Itard, attaché à la médico-

1. Plus tard, il publiera son *Traité des maladies de l’oreille et de l’audition* (1821).

pédagogie, appartient aussi à l’école condillacienne qui récuse les idées innées et reconnaît l’importance de la sensorialité ainsi que le pouvoir modélisateur du langage, opérateur de la conduite sociale, autant qu’intellectuelle. C’est pourquoi les rapports d’Itard s’inscriront toujours sur ce double registre : que ressent Victor ? et comment l’amener à s’exprimer ?

Le premier rapport de 1801 ne cache pas les déficiences de l’infortuné, affecté de mouvements convulsifs, se balançant même comme certains animaux de ménagerie, mordant ceux qui le servent ; Itard reconnaît son état d’hébétude et d’apathie : il va jusqu’à saisir avec ses doigts, sans en être incommodé, les charbons ardents de l’âtre. Mais à la différence de Pinel, Itard déjà innove, en ce sens qu’il s’attache moins à insister sur le négatif qu’à entrer dans l’univers de Victor, celui qui correspond à sa vie antérieure. Par exemple, s’il n’entend pas les bruits les plus violents – telle l’explosion produite par une arme à feu à ses côtés – il surprend le moindre craquement d’une noix qu’on ouvre ou encore, si quelqu’un remue les clefs de la porte qui le retient captif, il s’apprête aussitôt à sortir. N’expérimentons pas à partir de nos propres comportements pour juger !

Itard notera cependant le retard des sens comme l’ouïe et la vue, alors que les trois autres, plus liés au contact, à la proximité, comme l’odorat, le goût et le toucher, sortent peu à peu, assez facilement, de leur première torpeur. Victor, cet enfant de la seule nature, sera pris en charge par madame Guérin à laquelle il s’attachera et qui, elle-même, de façon continue, travaillera à sa socialisation.

Si, dans le premier rapport, Itard enregistre des progrès dans le comportement ainsi que dans la réceptivité sensorielle – gages de l’avenir –, il reconnaît qu’il s’emploie surtout à substituer aux choses leurs représentations, les mots, qui les remplacent si avantageusement. L’homme, pour un condillacien comme Itard, est un “être de langage”.

Victor reste encore enlisé dans le réel (l’archaïque dans lequel il a vécu : l’eau, la nourriture, surtout la végétale, les vues champêtres, les rayons de la lune ou du soleil, etc.). Il importe de l’en tirer – une odyssée de la conscience afin qu’il puisse accéder aux signes.

Le docteur Itard procédera par degrés : il commence par substituer à la chose son dessin (le pictogramme) ; après quoi, il tentera l’équivalent alphabétique. Mais Victor ne suit pas sans peine. S’il réussit toujours avec le langage d’action – la mimologie qui précède d’ailleurs la peinture (le pictogramme) et plus encore le phonogramme (le parler puis, ultérieurement, l’écrit), il ne réussit que des demi-exploits avec les mots ; ainsi – seuil qu’il ne franchit pas – le substantif “lait” n’est prononcé qu’en sa présence, une fois qu’il l’a vu ou bu – mais nullement pour le demander, en l’absence sensorielle de celui-ci. Il ne dépasse pas la sphère du concret ou de l’actuel. Il est vrai qu’il prononce bien cinq des six voyelles ; aussi, après neuf mois de rééducation, “on en conclura que son éducation est possible et qu’elle doit être continuée”, selon Itard qui a enregistré des avancées significatives.

Le second rapport, celui de 1806, après six ans d’efforts, adressé au ministre de l’Intérieur, nous semble en retrait sur le premier. Que de fois Itard

avoue sa déception ! Il ira jusqu’à regretter son entreprise. Le texte se divise en trois analyses, encore que la troisième serve à confirmer les deux premières – l’une relative à la sensorialité (premier niveau), l’autre à l’apprentissage langagier (second niveau). Sur le plan strictement psychophysique, l’écoute des sons, Victor a progressé mais, paradoxalement, ses succès compromettent la suite, dans la mesure où la joie éclate trop en cas de juste réponse à une reconnaissance (discriminer un bruit minime), ce qui brouille l’ensemble, d’où excitation, agitation, impétuosité désordonnée. Et si l’on réprimande Victor, il perd ses moyens et tombe dans une tristesse taciturne. L’évaluation des capacités intellectuelles montre assez que Victor n’a été ou n’est que conditionné mécaniquement à répondre, à avancer le mot adéquat. Ainsi “le livre qui n’était pas celui qu’il avait dans sa chambre n’était pas ou n’était plus un livre pour lui”. Il aurait fallu une ressemblance totale. Victor ne généralise pas. Il reste attaché aux particularités, à “l’émeute des détails” ; et souvent il s’y perd. Ou alors, il s’élève à l’identité des objets ou des situations mais à travers la médiation de leur usage (pour faire ceci ou cela mais Victor reste encore sous la dépendance de l’empirie ; et il ira d’abord jusqu’à confondre un couteau et un rasoir, puisque tous les deux servent à couper). Victor ne parvient pas au catégoriel.

Au niveau affectif, Itard admet des changements. Victor s’est enfui de l’Institut mais, dès qu’il est arrêté par la gendarmerie, rendu à madame Guérin, il se répand en pleurs. Il implore le pardon. Ailleurs, il se révèle apparemment courroucé contre l’injustice.

Est-ce alors la levée de l'homme moral? Itard ne le croit pas et tient Victor pour égoïste : quand il lui arrive de partager la tristesse de sa gouvernante ou de son éducatrice, il ne s'agit là que d'une imitation servile.

Itard lui-même conclut que, si certains faits vont dans le sens de la "perfectibilité", d'autres déposent en sens contraire. Par certains côtés, le second rapport annule le premier, plus confiant.

Si le docteur Itard, aidé par madame Guérin, a pu affiner ce que Victor, dans son passé silvestre, avait acquis, il n'a pas pu greffer sur lui "le culturel", le monde qui est le nôtre.

Victor sent ou entend mieux, il se conduit autrement, mais sa "vie mentale" reste enlisée dans le présent, ne débouche pas sur une authentique socialité. Nous avons progressé; nous n'avons pas réussi, le double rapport d'Itard rend un son étrange, lié à cette demi-victoire. Victor est sorti de sa forêt qui l'enchantait encore (le désir); il n'est pas encore entré dans la ville qui l'accueillait. Et le lecteur de ce récit circule dans l'entre-deux.

Qu'est-ce qui a empêché cette conversion? Le problème en rebondit.

1. Nous ne reprendrons pas l'idée développée par les idéologues, tous confondus par cet échec, ni même celle que défendront les théoriciens du progrès (Saint-Simon, Proudhon), idée selon laquelle Victor aurait été abandonné par ses parents parce qu'oligophrène ou idiot invétéré (le diagnostic de Pinel). Les théoriciens

du progrès ajoutent que cet échec incombe à l'insuffisance des mesures destinées à humaniser Victor, ce qui a servi la cause des "nativistes". Pour rendre compte de l'insuccès, on trouve des raisons qui auraient entravé la victoire. Mais Itard a écarté ces hypothèses trop commodes : cet enfant qui s'enfuit si habilement et qui a réussi à se nourrir dans la forêt, à combattre ses ennemis, ne manque pas d'ingéniosité. On s'explique à trop bon compte l'échec (l'irréparable). Et qui peut douter du zèle constant, de l'affection même d'Itard ainsi que de madame Guérin?

2. En revanche, il faut mettre en cause la méthode même du docteur Itard. Outre le fait – assez meurtrier – qu'il a soustrait son célèbre élève au monde de ses semblables, il lui applique en vue de l'intégration, et afin de lutter contre son handicap essentiel, la surdimutité, la méthode orale, alors qu'une psychopédagogie plus opérationnelle recourt au langage gestuel. Itard travaille selon les normes de son propre univers mental (celui des entendants), mal reçues des sourds et muets. Il est vrai que Condillac condamne, ou plus exactement, minimise la mimologie; Itard prolonge cet ostracisme. Du même coup, il demande trop à son élève et le replonge dans une sorte d'autisme psychophysiologique. Paradoxalement, le libérateur se transforme en un bourreau qui cautionne l'enfermement entre les barreaux. La pédagogie oraliste (de même, la lecture labiale ou l'entraînement forcé à l'articulation) a mécanisé Victor, a semblé le sauver quand elle bloquait son essor.

3. Aujourd'hui, nous croyons savoir que la période d'apprentissage ou des acquisitions ne s'étend pas à l'infini. Est-ce qu'il n'était pas trop tard pour Victor? Si oui, un enfant des bois, plus tôt capturé aurait pu s'ouvrir facilement au progrès, là où Victor stationne, n'avance plus. Nous ne pouvons donc rien conclure. Nous pensions participer à une expérience métaphysique ou adamique (retrouver l'humanité première), alors que se sont accumulés les écrans, les complications, les surcharges. *Victor de l'Aveyron* – ce texte magnifique – nous proposait en filigrane la terre promise, la découverte de l'homme en son fond même, mais nous n'avons pas pu quitter le cercle des difficultés et des entraves (d'ailleurs qui aurait dû être chargé de lui et selon quels principes? à quel âge? avec quelle méthode?). Finalement, Itard a moins libéré son Victor qu'il ne l'a aliéné, alors qu'il volait à son secours, ce qui ajoute à ce drame. Pour nous, les deux rapports d'Itard exposent le devenir de “la conscience malheureuse”, celle qui ne peut pas s'extraire de ce qu'elle a quitté. Si Victor a bien perdu la forêt (l'eau, les plantes, les arbres), il ne l'a pas vraiment abandonnée; il en reste hanté.

Pour avoir été homme sans l'humanité (ou la société), il ne peut pas s'humaniser, encore qu'on l'y pousse. Mais est-il possible d'être transformé du dehors, à coups de ruses et d'injonctions? Victor, en dépit de quelques modestes transformations, demeure le prisonnier de son commencement.

FRANÇOIS DAGOGNET

DE L'ÉDUCATION  
D'UN HOMME SAUVAGE  
OU  
DES PREMIERS DÉVELOPPEMENTS  
PHYSIQUES ET MORAUX  
DU JEUNE SAUVAGE DE L'AVEYRON

## AVANT-PROPOS

JETÉ sur ce globe sans forces physiques et sans idées innées, hors d'état d'obéir par lui-même aux lois constitutionnelles de son organisation, qui l'appellent au premier rang du système des êtres, l'homme ne peut trouver qu'au sein de la société la place éminente qui lui fut marquée dans la nature et serait, sans la civilisation, un des plus faibles et des moins intelligents des animaux : vérité sans doute bien rebattue, mais qu'on n'a point encore rigoureusement démontrée. Les philosophes qui l'ont émise les premiers, ceux qui l'ont ensuite soutenue et propagée, en ont donné pour preuve l'état physique et moral de quelques peuplades errantes, qu'ils ont regardées comme non civilisées parce qu'elles ne l'étaient point à notre manière, et chez lesquelles ils ont été puiser les traits de l'homme dans le pur état de nature. Non, quoi qu'on en dise, ce n'est point là encore qu'il faut le chercher et l'étudier. Dans la horde sauvage la plus vagabonde comme dans la nation d'Europe la plus civilisée, l'homme n'est que ce qu'on le fait être ; nécessairement élevé par ses semblables, il en a contracté les habitudes et les besoins ; ses idées ne sont plus à lui ; il a joui de la plus belle prérogative de son espèce, la susceptibilité de développer son entendement par la force de l'imitation et l'influence de la société.

On devait donc chercher ailleurs le type de l'homme véritablement sauvage, de celui qui ne doit rien à ses pareils et le déduire des histoires particulières du petit

nombre d'individus qui, dans le cours du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup>, ont été trouvés, à différents intervalles, vivant isolément dans les bois où ils avaient été abandonnés dès l'âge le plus tendre<sup>1</sup>. Mais telle était, dans ces temps reculés, la marche défectueuse de l'étude de la science livrée à la manie des explications, à l'incertitude des hypothèses et au travail exclusif du cabinet, que l'observation n'était comptée pour rien et que ces faits précieux furent perdus pour l'histoire naturelle de l'homme. Tout ce qu'en ont laissé les auteurs contemporains se réduit à quelques détails insignifiants, dont le résultat le plus frappant et le plus général est que ces individus ne furent susceptibles d'aucun perfectionnement bien marqué; sans doute, parce qu'on voulut appliquer à leur éducation, et sans égard pour la différence de leurs organes, le système ordinaire de l'enseignement social. Si cette application eut un succès complet chez la fille sauvage trouvée en France vers le commencement du siècle dernier, c'est qu'ayant vécu dans les bois avec une compagne, elle devait déjà à cette simple association un certain développement de ses facultés intellectuelles, une véritable éducation, telle que l'admet Condillac<sup>2</sup>, quand il suppose deux enfants abandonnés dans une solitude profonde et chez lesquels la seule influence de leur cohabitation dut donner essor à la mémoire, à leur imagination, et leur faire créer même un petit

1. Linné en fait monter le nombre jusqu'à 10 et les présente comme formant une variété de l'espèce humaine. (*Système de la nature.*)

2. *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, II<sup>e</sup> partie, section première.

nombre de signes : supposition ingénieuse, que justifie pleinement l'histoire de cette même fille, chez laquelle la mémoire se trouvait développée au point de lui retracer quelques circonstances de son séjour dans les bois, et très en détail, surtout la mort violente de sa compagne<sup>1</sup>. Dépourvus de ces avantages, les autres enfants trouvés dans un état d'isolement individuel, n'apportèrent dans la société que des facultés profondément engourdis, contre lesquelles durent échouer, en supposant qu'ils furent tentés et dirigés vers leur éducation, tous les efforts réunis d'une métaphysique à peine naissante, encore entravée du préjugé des idées innées, et d'une médecine, dont les vues nécessairement bornées par une doctrine toute mécanique, ne pouvaient s'élever aux considérations philosophiques des maladies de l'entendement. Éclairées du flambeau de l'analyse, et se prêtant l'une à l'autre un mutuel appui, ces deux sciences ont de nos jours dépouillé leurs vieilles erreurs et fait des progrès immenses. Aussi avait-on lieu d'espérer que si jamais il se présentait un

1. Cette fille fut prise en 1731 dans les environs de Chalon-sur-Marne, et élevée dans un couvent de religieuses, sous le nom de Mademoiselle Leblanc. Elle raconta, quand elle sut parler, qu'elle avait vécu dans les bois avec une compagne, et qu'elle l'avait malheureusement tuée d'un violent coup sur la tête, un jour qu'ayant trouvé sous leurs pas un chapelet, elles s'en disputèrent la possession exclusive. (Racine, *Poème de la Religion.*)

Cette histoire, quoiqu'elle soit une des plus circonstanciées, est néanmoins si mal faite, que si l'on en retranche d'abord ce qu'il y a d'insignifiant et puis ce qu'il y a d'incroyable, elle n'offre qu'un très petit nombre de particularités dignes d'être notées, et dont la plus remarquable est la faculté qu'avait cette jeune sauvage de se rappeler son état passé.

individu pareil à ceux dont nous venons de parler, elles *déploraient pour son développement physique et moral toutes les ressources de leurs connaissances actuelles*; ou que, du moins, si cette application devenait impossible ou infructueuse, il se trouverait dans ce siècle d'observation quelqu'un qui, *recueillant avec soin l'histoire d'un être aussi étonnant, déterminerait ce qu'il est, et déduirait de ce qu'il lui manque, la somme jusqu'à présent incalculée des connaissances et des idées que l'homme doit à son éducation.*

Oserai-je avouer que je me suis proposé l'une et l'autre de ces deux grandes entreprises? Et qu'on ne me demande point si j'ai rempli mon but. Ce serait là une question bien prématurée, à laquelle je ne pourrai répondre qu'à une époque encore très éloignée. Néanmoins je l'eusse attendue en silence, sans vouloir occuper le public de mes travaux, si ce n'avait été pour moi un besoin, autant qu'une obligation, de prouver, par mes premiers succès, que l'enfant sur lequel je les ai obtenus n'est point, comme on le croit généralement, un imbécile désespéré, mais un être intéressant qui mérite, sous tous les rapports, l'attention des observateurs et les soins particuliers qu'en fait prendre une administration éclairée et philanthropique.

LES PREMIERS DÉVELOPPEMENTS  
DU JEUNE SAUVAGE DE L'AVEYRON

UN ENFANT de onze ou douze ans, que l'on avait entrevu quelques années auparavant dans les bois de la Caune, entièrement nu, cherchant des glands et des racines dont il faisait sa nourriture, fut, dans les mêmes lieux, et vers la fin de l'an VII, rencontré par trois chasseurs qui s'en saisirent au moment où il grimpa sur un arbre pour se soustraire à leurs poursuites. Conduit dans un hameau du voisinage et confié à la garde d'une veuve, il s'évada au bout d'une semaine et gagna les montagnes, où il erra pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver, revêtu plutôt que couvert d'une chemise en lambeaux, se retirant pendant la nuit dans des lieux solitaires, se rapprochant, le jour, des villages voisins, menant ainsi une vie vagabonde, jusqu'au jour où il entra de son propre mouvement dans une maison habitée du canton de Saint-Sernin. Il y fut repris, surveillé et soigné pendant deux ou trois jours; transféré de là à l'hospice de Saint-Affrique puis à Rodez, où il fut gardé plusieurs mois. Pendant le séjour qu'il a fait dans ces différents endroits, on l'a vu, toujours également farouche, impatient et mobile, chercher continuellement à s'échapper, et fournir matière aux observations les plus intéressantes, recueillies par des témoins dignes de foi, et que je n'oublierai pas de rapporter dans les articles de cet essai, où elles pourront ressortir avec plus d'avantage<sup>1</sup>.

1. Tout ce que je viens de dire, et ce que je dirai par la suite, sur l'histoire de cet enfant avant son séjour à Paris, se trouve garanti par les

Un ministre, protecteur des sciences, crut que celle de l'homme moral pourrait tirer quelques lumières de cet événement. Des ordres furent donnés pour que cet enfant fût amené à Paris. Il y arriva vers la fin de l'an VIII, sous la conduite d'un pauvre et respectable vieillard qui, obligé de s'en séparer peu de temps après, promit de revenir le prendre, et de lui servir de père, si jamais la Société venait à l'abandonner.

Les espérances les plus brillantes et les moins raisonnées avaient devancé à Paris le *sauvage de l'Aveyron*<sup>1</sup>. Beaucoup de curieux se faisaient une joie de voir quel serait son étonnement à la vue de toutes les belles choses de la capitale. D'un autre côté, beaucoup de personnes, recommandables d'ailleurs par leurs lumières, oubliant que nos organes sont d'autant moins flexibles et l'imitation d'autant plus difficile que l'homme est éloigné de la société et de l'époque de son premier âge, crurent que l'éducation de cet individu ne serait l'affaire que de quelques mois, et qu'on l'entendrait bientôt donner sur sa vie passée les renseignements les plus piquants. Au lieu de tout cela, que vit-on?

rappports officiels des citoyens Guiraud et Constant de Saint-Estève, commissaires du Gouvernement, le premier près le canton de Saint-Affrique, le second près celui de Saint-Sernin, et par les observations du citoyen Bonnaterra, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale du département de l'Aveyron, consignées très en détail dans sa *Notice historique sur le Sauvage de l'Aveyron*, Paris, an VIII.

1. Si, par l'expression de sauvage, on a entendu jusqu'à présent l'homme peu civilisé, on conviendra que celui qui ne l'est en aucune manière mérite plus rigoureusement encore cette dénomination, je conserverai donc à celui-ci le nom par lequel on l'a toujours désigné, jusqu'à ce que j'aie rendu compte des motifs qui m'ont déterminé à lui en donner un autre.

Un enfant d'une malpropreté dégoûtante, affecté de mouvements spasmodiques et souvent convulsifs, se balançant sans relâche comme certains animaux de la ménagerie, mordant et égratignant ceux qui le contrariaient, ne témoignant aucune espèce d'affection à ceux qui le servaient; enfin, indifférent à tout, et ne donnant de l'attention à rien.

On conçoit facilement qu'un être de cette nature ne dût exciter qu'une curiosité momentanée. On accourut en foule, on le vit sans l'observer, on le jugea sans le connaître et l'on n'en parla plus. Au milieu de cette indifférence générale, les administrateurs de l'Institution nationale des Sourds-Muets et son célèbre directeur n'oublièrent point que la société, en attirant à elle ce jeune infortuné, avait contracté envers lui des obligations indispensables, qu'il leur appartenait de remplir. Partageant alors les espérances que je fondais sur un traitement médical, ils décidèrent que cet enfant serait confié à mes soins.

Mais avant de présenter les détails et les résultats de cette mesure, il faut exposer le point d'où nous sommes partis, rappeler et décrire cette première époque, pour mieux apprécier celle à laquelle nous sommes parvenus et, opposant ainsi le passé au présent, déterminer ce qu'on doit attendre de l'avenir. Obligé donc de revenir sur des faits déjà connus, je les exposerai rapidement; et pour qu'on ne me soupçonne pas de les avoir exagérés dans le dessein de faire ressortir ceux que je veux leur opposer, je me permettrai de rapporter ici d'une manière très analytique la description qu'en fit à une société savante, et dans une séance où j'eus l'honneur d'être admis, un médecin aussi avantageusement